

Rencontre. Pour la sortie de son dernier roman Un amant de fortune la grande dame des lettres sud-africaines a accordé un entretien à l'Humanité. La mondialisation d'en haut et celle d'en bas Les réflexions de Nadine Gordimer, prix Nobel de littérature, sur l'Afrique du Sud après l'apartheid, le monde actuel et le roman. Lorsque nous l'avons rencontrée, Nadine Gordimer, la grande dame des lettres sud-africaines, combattante de toujours de l'apartheid, arrivait tout droit de Johannesburg, pour la sortie en France de son dernier livre. Malgré la fatigue du voyage, à peine descendue à son hôtel, elle a pris le temps de cet entretien. Souriante et précise, elle s'est expliquée pour l'Humanité : "Un journal que j'aime beaucoup."

Vous avez choisi, avec *Un amant de fortune*, de mettre en scène, à côté d'une Sud-Africaine blanche, un émigré clandestin, venu d'un pays musulman. Est-ce parce qu'il vous semble que les problématiques seulement nationales sont aujourd'hui dépassées ?

Nadine Gordimer. Je voudrais dire que je suis déjà sortie du cadre sud-africain, même si les problématiques sud-africaines ont toujours été très présentes. Mais on n'écrit jamais deux fois le même livre. Chaque sujet nécessite une approche différente. Abdou, dans mon livre, est un jeune arabe simplement à la recherche d'un lieu pour vivre. Comme une foule de gens aujourd'hui, depuis l'Afghanistan jusqu'à chez nous.

Les problématiques nationales sont donc dépassées ?

Nadine Gordimer. Oui, il y a la globalisation, qui concerne la haute finance... Oui, mais aussi Abdou, qui rêve de passer de la position de dominé à celle de dominant. N'incarne-t-il pas une nouvelle donne idéologique, qui pose les valeurs du capitalisme comme référence, y compris parmi les peuples dominés ?

Il est amoureux du capitalisme, alors que de Julie, celle qui va être sa femme, a tourné le dos au capitalisme, à ses valeurs. Si vous avez toujours eu tout, vous ne pouvez pas comprendre quelqu'un qui n'a jamais rien eu, ni sécurité, ni respect, ni argent. Lui, il est amoureux de ce qu'il pense que le capitalisme pourrait lui apporter.

Il illustre aussi un mouvement nouveau : pendant longtemps les opprimés ont vu leur avenir dans la lutte, alors qu'aujourd'hui au contraire ils le voient dans les valeurs du capitalisme.

Nadine Gordimer. C'est vrai. L'effondrement de l'Union soviétique et de ses satellites, l'écroulement du communisme, ont entraîné la désillusion des gens, qui ne croient plus en aucun idéal social.

Cette désillusion, ce sont des personnes telles que Julie qui en sont peut-être en partie responsables. Celle-ci représente une gauche qui finalement s'est réfugiée dans des valeurs très intimes, très domestiques. Elle est une sorte de libertaire douce.

Nadine Gordimer. Je ne crois pas qu'elle soit de gauche ! Elle est la fille d'un grand capitaliste, héritière d'un milieu lui-même issu de l'empire colonial. Sa rébellion n'est pas une révolte de classe, elle n'a aucun caractère social ou économique. Julie est seulement ce que dans les années soixante on appelait une hippie. Elle ne veut pas vivre avec l'obligation d'avoir un statut social, elle désire se sentir libre.

Son aspiration à l'autonomie ressemble fort à du quiétisme.

Nadine Gordimer. Très exactement ! Elle s'oppose au matérialisme ambiant, mais elle ne fait rien pour que des changements se réalisent. Et à mon avis elle est dénuée de courage !

C'est aussi le cas de son petit cercle d'amis, qui sont d'anciens gauchistes, d'anciens libertaires, auxquels vous reprochez leur recherche des petits plaisirs, leur démission devant l'action.

Nadine Gordimer. Oui ! Elle et ses amis pensent qu'étant désormais amis avec des Noirs, ils ont fait suffisamment pour que le changement survienne. Certes nous avons remporté la victoire dans la lutte contre l'apartheid, mais la question de classes persiste, elle n'a pas disparu. Il y a donc maintenant une bourgeoisie noire - pourquoi, pas, puisque nous avons une économie mixte ! - et de l'autre côté des Noirs au plus bas de l'échelle, dans la classe la plus pauvre. Il y a de grands businessmen noirs, aussi riches et puissants que le père de Julie. Il y a aussi des avocats, des juges. Et surtout le gouvernement. Et en face on trouve une pauvreté extrême. Des jeunes d'aujourd'hui sont allés à l'école du temps de l'apartheid, et ils n'ont reçu aucune formation. En Afrique du Sud, les Noirs étaient parqués, ils n'avaient pas le droit d'aller chercher du travail dans les grandes villes. Quand nous avons conquis notre liberté, en 1994, ils sont arrivés par millions dans les grandes villes. Mais ils n'avaient pas fait d'études, ils n'avaient pas la moindre formation professionnelle. Ils allaient dans les villes, mais ils n'avaient pas même les qualifications pour les emplois les moins qualifiés. Très rapidement, ils ont formé une armée de sans-emploi, de sans-logement, et ils se

sont retrouvés à la rue comme ceux que rencontre Julie au début de mon livre, quand sa voiture est en panne. Vous aider à vous garer, c'est devenu chez nous un métier !

En même temps, à côté du lumpenprolétariat local, existe une main d'œuvre clandestine, incarnée par Abdou !

Nadine Gordimer. Oui, mais c'est une question de niveau d'études. Nous avons hérité du système d'éducation du passé. Je dis toujours aux gens, en Europe et aux États-Unis, que la démocratie, chez nous, n'a même pas huit ans. Et on la voudrait déjà parfaite. Combien de centaines d'années cela a-t-il pris en Europe ou en Amérique, pour arriver à une démocratie d'ailleurs imparfaite ? Exiger qu'on parvienne en moins de huit ans à une vraie démocratie, c'est ridicule. Les gens nous demandent : pourquoi tout le monde n'a-t-il pas un emploi, un logement ? Mais nous sommes encore dans l'héritage du passé, de ses problèmes.

Mais aujourd'hui l'information circule rapidement, et les aspirations se font peut-être aussi plus fortes. La situation est donc forcément nouvelle, par rapport à ce qu'elle était à l'époque dans les pays européens ou aux États-Unis.

Nadine Gordimer. C'est certain. N'oublions pas d'ailleurs que beaucoup de choses ont été faites. Que des milliers de logements HLM ont été construits pour ceux qui se trouvaient à la rue. Des millions de personnes n'avaient pas l'eau courante, maintenant elles l'ont. Et l'électricité ? Vous pensez à ce que cela signifie ? Maintenant vous appuyez sur l'interrupteur et vous avez la lumière. Vous pouvez travailler chez vous, ramener vos devoirs de l'école et les faire. Jusqu'en 1994, vous étiez obligés de travailler à la lueur d'une bougie. Pour des millions de personnes, le simple fait d'appuyer sur l'interrupteur, c'est un miracle qui va changer leur vie.

La situation que vous décrivez, on la trouvait dans vos premiers romans et dans un film comme Come Back, Africa.

Nadine Gordimer. Ah, vous connaissez !

Mais désormais cette pauvreté s'est mondialisée...

Nadine Gordimer. La mondialisation, c'est aussi en effet une mondialisation des réfugiés. Abdou est allé ici et là, puis quand les permis de séjour sont arrivés à expiration, il a vécu de manière souterraine. Il y a deux mondialisations : celle du haut et celle du bas. Pendant que je rédigeais le livre, il y a trois ans, j'étais frappée de voir à quel point de plus en plus d'événements étaient liés à ce que j'étais en train d'écrire. Vous vous souvenez peut-être de cette affaire de réfugiés afghans morts dans un conteneur alors qu'ils tentaient de passer d'Italie en France. Au même moment, d'autres essayaient vainement d'accoster en Italie. D'autres aujourd'hui tentent de passer de France en Angleterre. Le monde pauvre afflue vers des pays plus riches. C'est d'ailleurs pour nous l'ironie de la situation. Pendant l'apartheid, nous vivions absolument en huis clos. Personne ne pouvait entrer ni sortir. Avec mon passeport sud-africain, pendant l'embargo, je ne pouvais pas bouger. Et maintenant, nous sommes grands ouverts. Et viennent chez nous des mafias américaines, pakistanaïses. Les gens viennent de toute l'Afrique. Et même d'Asie, de Corée du Nord !

Quand Abdou revient s'installer avec Julie dans son pays d'origine, un état musulman, vous semblez faire une distinction nette entre les hommes et les femmes : les premiers paraissent n'aspirer qu'à reproduire à leur échelle le modèle occidental, alors que les secondes, très respectueuses de la tradition religieuse, sont porteuses de valeurs qu'on pourrait qualifier d'humanistes.

Nadine Gordimer. C'est parce qu'elles sont frustrées. Mais pour moi, en tant qu'athée, il est difficile de comprendre comment des gens peuvent être ainsi soumis par une religion. Que ce soient les musulmans ou les Juifs d'Israël, que les femmes portent le tchador ou doivent se couvrir d'un foulard comme chez les extrémistes juifs, je ne peux comprendre ni admettre qu'une religion puisse conduire à ce genre de comportement. Alors dans mon livre, au-delà de la religion, les femmes se serrent simplement les coudes, pour gagner un peu d'espace.

Dans votre œuvre romanesque, vous représentez toujours, à différentes échelles, le mouvement du monde. Or aujourd'hui les grands systèmes de lecture globale du monde sont en recul. N'avez-vous pas l'impression que c'est maintenant la littérature, et singulièrement le roman, qui assume cette fonction ?

Nadine Gordimer. Je suis romancière. Le monde, je le connais d'abord par mes lectures. J'apprends à mieux le comprendre, quand je lis par exemple les livres de José Saramago. Mais je deviens vieille et j'ai envie de revenir à des œuvres que j'avais fréquentées quand j'étais jeune. En ce moment, je relis Guerre et Paix. Et je suis stupéfaite. Mon dieu, c'est incroyable comme Tolstoï avait compris le sens, les enjeux, des conflits et des guerres ! Et pourtant il évoquait des guerres qu'il n'avait pas vécues, à l'époque napoléonienne. On pourrait presque penser qu'il parle des guerres actuelles. En cela, il y a peut-être une supériorité du roman.